

*L'Or du temps*



MICHEL BOUNAN

*L'Or du temps*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015



Ce n'est pas sans réticence que je livre cet ouvrage à la publication. Les mains dans lesquelles il va tomber ne sont pas, pour la plupart, celles dans lesquelles j'aimerais le voir. Puisse-t-il – c'est le souhait que je forme pour lui – être bientôt oublié des journalistes-en-philosophie, cela lui vaudra peut-être d'être réservé à une meilleure race de lecteurs.

LUDWIG WITTGENSTEIN



## I. L'ANIMAL HUMAIN

Le ressort principal et fondamental de l'être humain est, comme chez l'animal, l'égoïsme (...) tout ce qui s'oppose à la quête de son égoïsme éveille son indignation, sa colère, sa haine : il tentera de le détruire comme un ennemi.

ARTHUR SCHOPENHAUER



QUE les êtres vivants en général, et les hommes en particulier, se conduisent le plus souvent et naturellement, les uns envers les autres, de façon parfaitement égoïste et, s'ils en ont les moyens sans se mettre eux-mêmes en danger, de manière brutale et parfois cruelle, est un lieu commun appartenant à toutes les cultures.

Quasiment tous les moralistes, et à toutes les époques, ont dénoncé de tels comportements sociaux chez leurs contemporains. Ils les ont exhortés à pratiquer la "vertu", à secourir les indigents, à se conduire avec un minimum de dignité et de droiture morale, à cultiver la compassion, "vertus" auxquelles, de toute évidence, leurs concitoyens avaient grand besoin d'être rappelés.

La biologie moderne a plus récemment établi que l'être vivant est naturellement un prédateur. Il s'efforce de se maintenir en vie et de s'accroître, soit en dévorant d'autres êtres vivants, animaux ou végétaux, soit en absorbant divers éléments au détriment de leurs concurrents alimentaires.

Tous les êtres vivants sont des prédateurs et l'animal humain est "naturellement" un

prédateur. Il tire les aliments dont il a besoin pour se développer, se structurer, se renouveler, de ceux qui l'entourent ; il peut aussi devenir lui-même une proie pour d'autres prédateurs ou une victime de ses concurrents alimentaires. Cette dangereuse éventualité a limité quelque peu autrefois ses entreprises agressives.

Les forces mentales qui participent à ses conduites offensives et défensives (désirs, peurs, stratégies comportementales) sont à l'image de ses exigences physiologiques. Elles sont au service de ses activités fondamentalement individualistes et égoïstes. Le principal mérite du Marquis de Sade est d'avoir exposé sans voile, dans les discours et les agissements de ses personnages, la nature grossièrement animale et prédatrice du psychisme humain. Mais déjà auparavant quelques moralistes français et anglais du XVII<sup>e</sup> siècle avaient montré qu'à travers diverses manœuvres, dans lesquelles l'hypocrisie tenait une place encore importante, les conduites humaines les plus habituelles étaient au service de l'égoïsme, de la vanité, de la cruauté parfois, de la lâcheté souvent.

Il semble qu'il n'y ait pas lieu de s'en étonner – encore moins de protester – de tels émotions, désirs et agissements sont tout à fait conformes à la structure anatomo-physiologique de

l'animal humain telle qu'elle est décrite par la biologie moderne.

On est donc en droit de se demander pourquoi des comportements si "naturels" ont été blâmés par des moralistes de tous les siècles et de toutes les cultures jusqu'à notre époque moderne. Quelle image idéalisée de l'homme pouvaient bien s'être forgée les littérateurs et les censeurs qui prononçaient ces jugements négatifs sur leurs contemporains? D'où provenait cette notion de "vertu" si universellement répandue? Pourquoi ce respect affiché de la grande majorité des hommes pour la "justice" et pour la solidarité à l'égard des individus les plus vulnérables? Sur quoi reposait la compassion humaine que personne ne peut se vanter de n'avoir jamais éprouvée? Pourquoi encore tant de sociétés ont-elles célébré comme une "vertu" suprême le sacrifice de sa propre vie au nom d'une cause élevée au-dessus de la survie individuelle? Et même si, le plus souvent, ces marques de respect n'étaient que des manœuvres spécieuses, des "hommages que le vice rend à la vertu", pourquoi de tels hommages?

À toutes ces questions embarrassantes, la réponse la plus fréquente donnée par l'animal humain est celle-ci: une telle morale est le

produit d'un héritage religieux, revendiqué ou non.

La compassion et la solidarité humaine, ainsi que les efforts individuels pour se libérer de l'attachement exclusif à sa simple survie animale, ont été, en effet, encensés par toutes les religions, judéo-chrétiennes, musulmanes, asiatiques, etc. D'après leurs textes fondateurs, une telle morale aurait été prêchée à l'origine par des individus exceptionnels, s'appuyant sur une certaine "révélation" divine, et promettant à ceux qui respecteraient leurs commandements une récompense merveilleuse, personnelle et éternelle après leur mort. C'est en se fondant sur cette mystérieuse "révélation" que de telles règles de conduite auraient été propagées à l'origine, et entretenues plus tard par la menace exemplaire de bûchers, de lapidations, ou seulement d'exclusion sociale, pour les récalcitrants ou les sceptiques.

Depuis quelques siècles en Europe, pourtant, de vives résistances se sont exprimées de plus en plus ouvertement à l'égard d'injonctions morales que ceux qui étaient chargés de les faire respecter étaient bien incapables de justifier autrement qu'en s'appuyant sur des données invérifiables et qui, souvent, ne s'y

conformaient guère. La croyance en une vie "éternelle", l'idée d'un "jugement divin" après la mort, ne semblèrent plus, dès lors, aussi assurées qu'auparavant et, moins encore, le dogme selon lequel ce jugement posthume pourrait se fonder sur le respect de prescriptions morales de pauvreté, d'humilité, de solidarité à l'égard des plus faibles, de charité humaine. De telles prescriptions avaient été imposées, disait-on, par des prêtres hypocrites et malfaisants; ou bien relevaient d'un genre de folie contagieuse, d'un ressentiment morbide des médiocres et des impuissants, de leur haine viscérale des individus les mieux armés pour la vie et pour la liberté.

Les plus acharnés contempteurs de l'ancienne croyance étaient peut-être ceux qui pensaient avoir, plus que d'autres, à gagner au rejet d'une telle morale, et une lutte à mort s'est engagée, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, contre les vieilles croyances et, bientôt, contre la morale qu'elles prênaient.

Ceux qu'on a appelé les "Lumières" (par opposition à l'"obscurantisme" religieux antérieur) ont été à l'avant-garde de ce combat. L'offensive menée par les Encyclopédistes contre les dogmes religieux, celle de Rousseau affirmant, contre toute raison, l'origine